

« Go alone! »

Monique LaRue

Volume 33, numéro 2 (194), avril 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32003ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

LaRue, M. (1991). « Go alone! ». *Liberté*, 33(2), 86–91.

ENTRE DEUX LIVRES

MONIQUE LARUE

«GO ALONE!»

Immédiatement après la publication d'un roman on est comme un parent obsessionnel qui, talonné par un doute paranoïaque, aurait cédé à la tentation de convoquer le reste du monde pour juger du talent de son enfant, mais qui, ayant compris que seul lui-même et quelques âmes voisines connaissent réellement ses faiblesses, de quoi il a souffert, à quelle famille il appartient, regretterait aussitôt son geste. «Comment et pourquoi avez-vous généré un tel enfant? Pourquoi l'avez-vous envoyé à cette école? En quoi ressemble-t-il aux autres? Pourquoi ce nom? ces vêtements trop bien coupés? N'en faites-vous pas un peu trop pour lui?» Pour accompagner, dans un monde soupçonneux, ce rejeton qui n'est ni Mozart ni le vilain petit canard, pour attirer l'attention sur lui, le présenter et le représenter, il faut des qualités qui ne sont pas celles d'un écrivain: être diplomate, habile, rationnel, avoir l'air de savoir où l'on va, ignorer ceux qui vous ignorent, rester tranquille si on vous trahit, croire à son affaire quand des jeunes hommes ou des professeurs la regardent de haut, etc.

C'est pourtant ainsi qu'on apprend à devenir un écrivain. On finit par ne compter que sur soi-même et par n'écouter personne, car on est l'unique cause et l'unique responsable de l'œuvre. On acquiert une sage et relative indifférence aux influences, aux critiques — favorables ou

pas, aux modes, aux groupes. On fait sienne la devise de Thoreau: «Go alone!» On se répète que, comme disait un journaliste du *New York Times*, «good writing is the best revenge».

Des arcanes de l'édition-promotion, on ressort en sachant que la quadrature du cercle est impossible et qu'il faut être d'un côté ou de l'autre: soit la littérature, soit le commerce. À la frontière des deux, la relation au lecteur et, plus encore, au public, reste une donnée mouvante, obscure, complexe quand on n'est pas soi-même simple, quand on n'appartient pas directement, pas heureusement, pas clairement, à son passé, à son histoire, à une culture, à son peuple, à sa classe, à son sexe, à sa littérature: à des collectives; mais quand on appartient aussi complètement à tout cela et à rien d'autre, écrivant peut-être des romans pour, justement, mêler ce qu'il y a en soi d'irréductible et de solitaire à ce qui vient des autres ou désire aller vers eux. Comment, dans ce cas, «viser un public»? Plutôt, petit à petit, élargir le cercle.

Paradoxalement, quand on revient à la littérature, on se rend compte que ces mois à jouer la comédie humaine, en exil de sa propre sensibilité, sont peut-être aussi féconds que la solitude de la création. Les choses ont bougé. On en a fini avec certaines idées — après *Copies conformes*, finis des sujets comme le féminisme, la maternité, le couple, l'américanité, la langue. Certains autres persistent à s'imposer: identité, sexualité, amour, vérité/mensonge, sillons plus profonds, plus personnels, moins tributaires de l'air du temps. D'autres questions qui circulent, liées aux conjonctures, aux générations, agacent, irritent, ou stimulent et sollicitent l'imagination. Pour moi ce sont actuellement, je crois, celle du sens de l'histoire, celle de l'identité collective ou individuelle à travers le temps, celles de la relation des vivants avec les morts, des cultures entre elles, etc. Pas vraiment une mince affaire. Pour préparer mon prochain roman, j'ai lu, en vrac, au hasard, des correspondances, des

mémoires, des journaux intimes, d'écrivains ou d'inconnus décédés, québécois, diverses publications en relation avec l'histoire non événementielle. Fuyant le savoir, j'y cherche des bribes d'émotions, des détails qui me permettent d'imaginer ceux qui m'ont précédée et de percer leur secret.

La loi de la littérature n'est pas différente de celle de la vie. Ce qui reste à la fin est ce qu'on a donné. Tout ce qu'on aura cherché, recherché, gardé ou accumulé pour soi-même, nous sera impitoyablement ravi par la mort, et tout ce qu'on aura enlevé de soi pour le donner aux autres, tout ce qu'on aura extirpé de soi, sa vie durant, restera après nous, dans les autres. De façon analogue il me semble, bien que je ne puisse expliquer exactement l'analogie, on se rend compte que ce qu'on cherchait, sans le savoir parfois, en littérature, nous est «donné». La langue d'écriture, par exemple. Après un roman «californien» j'ai eu l'impression que le français m'avait été enfin «accordé». Les mots me viennent clairement et simplement, sans guillemets ou italiques. Peu m'importe maintenant de savoir de quels patois, dialecte, sabir, langue internationale ou nationale, complète ou amputée, populaire ou élitiste, légitime ou non, québécoise ou non, il s'agit. J'ai deux jambes pour marcher, une langue pour écrire, et je supporte ma propre voix. Un écrivain qui serait né dans une situation linguistique plus simple que la nôtre aurait-il eu à franchir cette étape qui m'a pris plus de dix ans? Je ne sais pas. Maintenant, ce sont plutôt des questions de style, à une échelle plus petite, plus imaginaire, et non plus la recherche d'une langue ou d'un langage, qui m'occupent quand j'écris.

De façon naturelle et mystérieusement spontanée, on se voit ainsi mettre en marche un autre roman sans savoir où l'on va, ni s'il s'agit de la suite ou du contraire du précédent, mais en sachant au moins que ce sera un roman, en constatant que pour la première fois on peut dresser, non pas un plan par chapitres, ni une intrigue élaborée, mais disons un synopsis d'une cinquantaine de pages, com-

portant surtout des personnages. Des personnages complètement inconnus dans la vie, mais si bien connus dans la fiction qu'ils existent et nous accompagnent, comme des ombres nous côtoyant. Avoir appris à fabriquer des êtres de fiction, vivre désormais en leur compagnie: avoir fait confiance au roman, cela valait bien le voyage.

Les personnages nés, vient le choix du narrateur. Ce roman sera écrit en narration directe, première personne. Cela m'a pris six mois à prendre cette décision, parce que ce narrateur s'avérait être un homme et que je résistais. J'avais peur. Pouvais-je, moi une femme, donner la parole à un homme? En étais-je capable? En avais-je le droit? En aurais-je l'audace? Où cela me mènerait-il? Pourquoi faire parler un homme? Selon quelle théorie? en quel sens? pour établir quelle communication? Je n'avais aucune piste pour (me) répondre. Tout ce que je savais c'est que le sujet, le noyau autour duquel s'élabore ce roman est quelque chose comme la transmission, à travers plusieurs générations, des attitudes intimes face à la sexualité. Transmission d'un «secret», d'un pouvoir et d'une peur, d'un savoir et d'une ignorance, de mère en fille, de père en fille, de mère en fils. Jusqu'à quoi? La joie et la catastrophe, les deux. Quelque chose de cet ordre anime donc un récit prenant la forme d'une enquête, comme *Copies conformes*, mais, contrairement à ce roman, explorant le passé et se passant ici.

Une nuit où ce narrateur m'empêchait de dormir, je suis partie pour New York, chez une amie romancière. Nous n'avons pas parlé de nos romans mais nous avons magasiné, essayé des robes, visité des musées, bu du café, été au théâtre. En revenant, dans l'autobus, j'ai réentendu les premières phrases de mon roman. J'ai réécrit les premières pages. C'était bien «lui», cet homme, qui parlait. J'ai plongé, j'ai nagé, j'ai ramé, j'ai écrit, pendant six mois, sans plus réfléchir. Maintenant, il me semble tout à fait clair que ce narrateur-homme s'est imposé pour que soit préservé, de moi à lui, le «secret» qui doit courir entre les pages.

Une évidence. Un peu comme lorsque, dans un roman justement, l'auteur écrit: «Elle comprit brusquement que», ou: «soudainement, la vérité lui apparut nettement». Encore une fois, il me semble que quelque chose m'était donné dans cette voix. Le problème était plutôt d'accepter ce don. Cette dette. D'y aller avec l'intuition. Je n'ai pas été formée pour ça. Je dois me laisser «dé-former».

Voilà. Passer deux, cinq, dix ans avec un roman exige des qualités opposées à celles requises lors de sa publication: la disponibilité à l'inconnu et à l'irrationnel, la capacité d'être seul, complètement seul avec un ouvrage imaginaire que personne ne vous a demandé et que personne n'attend, dont on ne sait ce qu'il vaut ni ce qu'il «veut» dire, ni quelle est sa parenté avec ceux qui l'ont précédé, avec ce qui se fait autour de soi, avec les autres à qui on le destine et à qui il devra tout. Pour cela la seule façon est d'aimer des personnages qui n'existent pas, se fier de leur vraisemblance, semer les censeurs internes, entendre les mots, négocier leur venue à l'oreille intérieure comme on négocie une pente en ski. Il faut «aimer faire ça». Il n'y a aucune autre raison ni manière de continuer, à ma connaissance.

Je ne sais pas comment ni quand mon histoire va finir, mais je suis sûre que je vais finir. Ce qui me guide est simplement le souci de rendre chaque mot nécessaire, vrai, intéressant, et beau. Je ne suis pas pressée. Je m'y remettrai quand j'aurai de nouveau accumulé assez d'argent. Écrire ne change pas fondamentalement notre destin — amour, voyages, enfants, famille, morts, etc. Je suis assez heureuse d'avoir éprouvé dès le départ du mépris pour les choix de carrière, les choix de vie, les choix tout court. J'ai longtemps rogné sur mes nuits, mes fins de semaine, mais ces morceaux de temps, minuscules en regard du projet actuel, me paraissent, au point où j'en suis, miettes ridicules. J'ai vécu dans la tyrannie du temps, dans l'obsession de l'écriture. Maintenant, je suis libre. Pour écrire un roman il faut avoir au minimum une année devant soi. Pour avoir une année

devant soi il faut avoir l'argent pour vivre pendant un an, soi-même, et ses dépendants.

Après le roman n° 4, j'ai le sujet d'un roman n° 5 et d'un roman n° 6. Je prends des notes. Je sens que, peut-être, l'un des deux, ou les deux, vont démarrer un jour ou l'autre, faire concurrence à mon n° 4.

J'ai souvent hâte d'être vieille, d'être «mise en disponibilité» ou à la retraite, pour avoir le plaisir d'écrire ces romans.

Mais ne conjurons pas le sort. Restons calme.